

Les intellectuels et le communisme

par Léo MOULIN,

Professeur au Collège d'Europe, Bruges.

★

L'allégeance d'un certain nombre d'intellectuels non seulement au marxisme, ce qui peut parfaitement s'expliquer, mais aux partis communistes, avec tout ce que cela implique d'obéissance totale, aveugle et inconditionnelle, pose des problèmes qui vont bien au-delà, nous le verrons, de l'affiliation à tel ou tel parti pratiquée par les citoyens et des approbations accordées par eux à telle ou telle politique.

Le remarquable ouvrage que M. David Caute, auteur qu'un livre consacré à « *La gauche en Europe depuis 1789* » (1) avait fait connaître, publie sous le titre « *Le Communisme français et les intellectuels, 1914-1966* » (2), en exposant le problème dans toute son ampleur et sous tous ses aspects, nous permet de nous arrêter un instant devant l'une des questions les plus troublantes de notre temps : celle de l'obéissance *perinde ac cadaver* et telle que seuls les S.S. (et jamais les Jésuites qui ne doivent obéissance que « *ubi peccatum non cernetur* ») l'ont pratiquée, acceptée par des individualistes dont tout, leur conception du monde, leur formation intellectuelle, les exigences intimes de leur discipline, quelle qu'elle fût, aurait dû faire des partisans de la contestation, de la remise en question, de la revision, du libre-examen systématiques.

Comment expliquer leur servilité passionnée devant ce que D. Caute appelle (p. 443), à juste titre, les intellectuels en conviennent eux-mêmes aujourd'hui, et le disent, « une armée de scribes et d'adjutants cultivés » (3) ? Comment, surtout, expliquer que cette adhésion ait pu impliquer

(1) Paris, Hachette, L'Univers des connaissances, 1966.

(2) Paris, Gallimard, 1967. L'auteur, né en 1936, appartient à l'All Souls College d'Oxford.

(3) « cultivés », c'est beaucoup dire. Le drame des partis communistes provient précisément (en partie) de ce que ses cadres n'ont longtemps compté que des « vicaires » et des « curés de campagne » ; et jamais des Jésuites ou des Dominicains. Le monolithisme intellectuel l'a emporté sur la libre création intellectuelle.

de leur part une vassalisation intellectuelle dont l'histoire offre peu d'exemples (4) ?

Que les partis communistes aient un gros intérêt à pratiquer, le plus souvent, une politique de la main tendue à leur égard (pp. 25-38), voilà qui est évident. Quelles que fussent, quelles que soient aujourd'hui encore (et plus que jamais après les douloureuses expériences de Hongrie, de Pologne, de Tchécoslovaquie et d'U.R.S.S.) leurs réticences et leurs méfiances devant ces groupes d'individus particulièrement indisciplinés, « anarchistes » et aspirants-traitres [les « sinuosités » doctrinales de Gide, Malraux, Sartre, Camus, Nizan, Merleau-Ponty (pp. 292-319, et *passim*, cf l'Index) devaient confirmer ce jugement], l'utilité de pouvoir compter, peu ou prou, sur eux, était telle que l'on comprend qu'ils aient passé sur leurs répugnances instinctives (de classe) et doctrinales (5).

Cette utilité, D. Cauter la cerne en cinq principes (pp. 38-55).

Premier principe : l'intellectuel (ou l'artiste, cet intellectuel du pauvre), donne, grâce à son prestige, plus de résonance dans le pays à l'action du Parti. C'est le cas de Picasso ou de Paul Langevin. C'est le cas de sympathisants ou « compagnons de route » tels que Gide, Malraux, Sartre, Le Corbusier ou Renoir, à qui on pardonne de n'être pas membres du parti ou de commettre parfois des « incartades » réactionnaires (protester par exemple contre les massacres d'ouvriers en Hongrie), parce que, au total, leur réflexe « progressiste » est utile au Parti.

Deuxième principe d'utilité : en raison même de son excellence professionnelle ou de la place sociale stratégique qu'il occupe, l'intellectuel communiste peut influencer considérablement les autres intellectuels et, d'une façon générale, la « communauté cultivée » tout entière. Ne citons qu'un exemple : au moment où Joliot-Curie fut éjecté du Commissariat à l'Energie Atomique (1949), 65 % des membres de ce Commissariat étaient communistes (p. 378).

Troisième principe d'utilité : l'intellectuel qui participe à l'agitation politique (télécommandée par le Parti) peut toucher aisément les individus qui appartiennent à la même classe, au même groupe social ou professionnel, à la même sphère d'intérêts et d'influences que lui. Tel est le cas, notamment, de bon nombre de professeurs de l'Université : A. Soboul, H. Lefebvre, Fr. Joliot-Curie, M. Prenant, G. Friedmann.

(4) Car ni le XIII^e siècle, ni le Siècle de Louis XIV, ni le Siècle des Lumières, tout flatteur qu'il fût des Puissants et de l'Opinion publique, n'offrent pareils exemples de servilité intellectuelle, ou moins si l'on tient compte des différences des régimes, des sensibilités et des idéaux.

(5) D'où, la volonté de les « enfermer dans un ghetto », comme l'écrivait Sartre en 1962, et d'exiger d'eux « l'unanimité ». Conclusion de Sartre : « la collaboration avec le Parti Communiste est une chose à la fois nécessaire et impossible » (p. 319). On sait où mène pareille prise de position.

Quatrième principe d'utilité : le Parti publie des journaux et des revues ; il lui faut donc des journalistes ; les intellectuels lui en fournissent à bon compte, et presque toujours d'une fidélité totale et inconditionnelle. C'est le cas, par exemple, de MM. J. Kanapa, L. Casanova, A. Wurmser (« l'intellectuel le plus mal informé de son époque », p. 384), ou J.R. Bloch (p. 256).

Cinquième principe d'utilité : « en tant que créateur comme en tant que marxiste » (p. 39), l'intellectuel peut faire « progresser l'attitude *politique* (je souligne) et culturelle des masses » (dans le sens, bien entendu, où le veulent les Jdanov et les Khrouchtchev, les Souslov et les Staline du moment).

Il n'est donc pas extraordinaire que les partis communistes aient finalement fait un gros effort pour s'attirer les sympathies de l'intelligentsia (6).

Le fait curieux ce sont les formes aberrantes, ou « aliénantes » (p. 55 et sv.), que prirent celles-ci.

Car on peut certes comprendre qu'un intellectuel s'affilie à un parti politique, et lui marque même certaines formes de fidélité ; mais célébrer « l'apport scientifique du grand génie » Staline, quand on est Joliot-Curie (p. 259) ; faire de Staline « le guide des savants » (G. Teissier), un « savant d'un type nouveau » (J. Desanti) ; se demander, comme le professeur Henri Wallon, si jamais homme a réuni en lui toutes les formes de génie que possédait Staline (p. 258) ou dire de lui qu'il est « un génie à peu près unique dans l'histoire » (J.R. Bloch, p. 256) ; accepter, quand on est Lefebvre, la condamnation de la philosophie (p. 330), ou son utilisation à des seules fins politiques ; subir sans broncher la méfiance que le parti — c'est-à-dire Maurice Thorez dans le cas du parti communiste français — manifestait à l'égard de la psychologie, de la psychiatrie, de la sociologie et de la cybernétique (p. 328, p. 330) ; faire du même Thorez un « historien d'un type nouveau », quand on s'appelle Bruhat ou Soboul (p. 341) ; trouver, comme Langevin (p. 367) dans la doctrine illustrée par Lénine et par Staline, « l'éclaircissement des choses qu'(il) n'aurait jamais comprises dans sa propre science » ; se perdre en de longues et tortueuses digressions, quand on s'appelle Marcel Prenant, et que l'on est professeur de zoologie à la Sorbonne, pour essayer d'étayer la thèse de Lissenko (p. 382) ; accepter d'être un poète de cour, quand on est Aragon, et chanter non seulement Staline, mais Thorez revenant d'un séjour au U.R.S.S. (« Il revient il revient il vient il va venir... Il semble qu'à le dire on ouvre l'avenir... » etc.) et Cachin, et Duclos et même Marty, dont

(6) A. ROSSI. *Physiologie du parti communiste français*, Paris, Self, 1948, pp. 47-54, pp. 175-183.

Aragon devait faire plus tard un agent de Tito ! (p. 262), voilà qui est tellement contraire à la vocation des intellectuels et à la fonction démystifiante du marxisme, qu'il est impossible de ne pas se poser des questions sur les origines et les causes de pareilles attitudes (car celles-ci ne furent ni rares, ni sporadiques, et la patiente recherche de David Caute nous en fournit des centaines d'exemples).

D'autant que ces attitudes ne se rencontrent pas seulement dans la période stalinienne (c'est leur paroxysme révérentiel et leur unanimité qui posent des problèmes, plus que leur polarisation) : que ce soit à l'égard des dirigeants de l'U.R.S.S. ou de sa politique étrangère, de sa conduite à l'égard des savants et des artistes soviétiques, de la tactique du Parti (en France, en Italie, en Belgique) ou de l'interprétation du dogme marxiste, on retrouve, depuis près d'un demi-siècle, les mêmes prudences feutrées, les mêmes conformismes, les mêmes reniements, les mêmes alignements effrontés. Bref, la seule « trahison des clercs » qui compte réellement dans l'histoire.

Autres aspects déroutants de ce prodigieux asservissement intellectuel : celui d'être spontané, lucide et volontaire ; celui de n'être en aucune façon (par la force des choses) la conséquence des effroyables pressions sociales et policières dont sont victimes l'artiste et l'intellectuel russes (7) ; et celui d'être récompensé par d'innombrables humiliations de toute espèce : rappels à l'ordre brutaux, critiques anonymes, condamnations sans défense et sans appel, confessions publiques, rétractations, polémiques si injurieuses que Sartre lui-même qui pourtant..., s'en disait écœuré (p. 306).

En outre, et D. Caute en fournit la preuve à différentes reprises (p. 276, p. 306, p. 318, p. 319, p. 337, p. 339 *et passim*), l'obligation d'obéir toujours en automate ; de régler les démarches de sa pensée sur les nécessités tactiques de la politique communiste ; la crainte de s'écarter si peu que ce soit de la « ligne » tracée par les dirigeants du parti ; le devoir de s'adapter du jour au lendemain à ses retournements les plus extraordinaires (dont le pacte germano-soviétique de 1939 est un bon exemple mais non le seul), à ses attermoissements (pp. 250-251), à ses « attitudes hésitantes et équivoques » (p. 248), à ses silences complices (p. 307) ; l'habitude prise de s'incliner devant les oukases de quelque plumitif, représentant le tout-puissant, l'infaillible Comité Central (en l'occurrence, un quelconque Garaudy, p. 331, lui-même victime par la suite des censures jdanoviennes, p. 397 *et passim*), stérilisaient la pensée

(7) D'où, d'ailleurs, le mépris des intellectuels des pays de l'Est à l'égard de leurs collègues occidentaux béants d'admiration devant un régime qui oppresse et humilie l'intelligentsia depuis un demi-siècle. Cf à ce sujet *Le Journal* d'IONESCO.

de ces intellectuels, en les obligeant soit à faire de véritables palinodies (cf le cas de Bruhat, p. 342), soit à ne pas tenir compte des faits les plus évidents. Althusser lui-même reconnaît (p. 44) que la génération des intellectuels communistes qui avaient adhéré au communisme dans les années 40 a été « sacrifiée aux seuls combats politiques et idéologiques ». « J'entends, précise-t-il, sacrifiée dans ses œuvres intellectuelles et scientifiques ». Attitude qui, dans le chef du Parti, équivaut d'ailleurs à oublier les raisons, essentiellement utilitaires, nous l'avons vu, pour lesquelles il avait accepté des intellectuels dans ses rangs ou, plus exactement, à sacrifier l'utilité à la discipline, et dans le chef des intellectuels ainsi mis au pas, à se saborder en niant purement et simplement leur seule raison d'être (8) : « on peut donner au Parti plus que sa vie... »

C'est encore Althusser qui, parlant au nom des intellectuels communistes, écrit (p. 445) « Nous n'avions pas audience parmi nos pairs. (En réalité, ils n'en avaient que trop, compte tenu de leur conduite). L'adversaire nous jetait au visage que nous n'étions que des politiques ; nos collègues les plus éclairés, que nous devons commencer par étudier nos auteurs avant de les juger ».

*
* *

Pareille aventure est à ce point extraordinaire qu'elle mérite réflexion. Pour quelles raisons les intellectuels ont-ils accepté si longtemps et acceptent-ils encore si volontiers, les contraintes humiliantes que leur imposent des partis dirigés par des hommes dont Sartre lui-même a pu dire, en 1956 : « Chacune de leurs phrases, chacun de leurs gestes, est l'aboutissement de trente ans de mensonge et de sclérose » (p. 314) (9).

Qu'ils aient adhéré au marxisme (encore que le rôle du marxisme, en tant que doctrine, ait rarement joué un rôle décisif (p. 324), ou même amorcé, dans les prises de position des intellectuels (10) n'est certes

(8) A ma connaissance, M. Althusser n'a procédé nulle part à l'analyse objective des raisons d'une aussi monstrueuse « déviation ». De même, le parti communiste d'URSS n'a jamais procédé à l'étude des causes de ce qu'il appelle, pudiquement, « le culte de la personnalité ». Attitude prévisible, et prévue d'ailleurs dès 1956 (cf L. MOULIN, *Marxisme et totalitarisme*, Est et Ouest. 1-15 janvier 1957). Pourquoi en effet courir le risque d'établir que le stalinisme n'est pas une déviation du léninisme, mais bien son magistral accomplissement, la paranoïa finale de Staline en plus ? (Et alors se pose le problème des facteurs qui ont permis à un paranoïaque de se maintenir aussi longtemps au pouvoir). Et *quid* si l'analyse devait aboutir à la conclusion que c'est la *Weltanschauung* de Lénine lui-même qui, tout naturellement, réduit les intellectuels et les artistes aux rôles de robots ?

(9) En 1961, il écrit néanmoins qu'il ne faut pas quitter la « zone marginale » du communisme ; que « tout anticommuniste est un chien » (de droite, par surcroît !).

(10) Seules exceptions, semble-t-il : le passage du marxisme au communisme, dans les années 20, de H. LEFEVRE, G. POLITZER, G. FRIEDMAN et P. NODIER. Cf p. 325.

pas le signe d'une « aberration », comme d'aucuns l'ont affirmé (p. 439). On peut être ou devenir marxiste sans être taxé d'« opiomanie » au sens où Raymond Aron parle de « l'opium des intellectuels » (11). Le marxisme est une synthèse assez prestigieuse — sans doute la plus grande et la mieux structurée du XIX^e siècle (12) — pour que le fait d'en adopter les principes ne soit certes pas l'indice d'un « long dérèglement des sens », au contraire.

J'en dirai autant de toute adhésion au communisme : j'ai connu assez de communistes de la première heure pour être convaincu de la noblesse et de la lucidité de leur attachement.

De même on peut comprendre qu'un certain nombre d'intellectuels appartenant surtout aux rangs inférieurs des professions libérales, dépourvus d'emplois réguliers (p. 38) ou, dans les années de la Grande Dépression, craignant le chômage et le déclassement, aient été séduits par le communisme. L'analyse communiste de leur position dans la société, de leur statut économique (p. 33), de l'exploitation économique dont ils étaient les victimes (p. 36), son insistance à souligner sans arrêt « la convergence de leurs intérêts fondamentaux avec ceux de la classe ouvrière » (p. 324), leur apparaissaient correctes et justifiées : quoi de plus normal que de témoigner quelque sympathie active au communisme ?

De même encore, il est bien compréhensible que la place (13) accordée aux intellectuels et aux artistes de l'Union Soviétique, le prestige (p. 370) et les privilèges (p. 36) dont ils jouissent dans ce pays (à quel prix, on ne le dit évidemment pas : c'est, comme toujours, la fable du Loup et du Chien) aient pu fasciner des artistes et des intellectuels éçœurés par le spectacle de leur propre société.

De là à formuler, « dans le cadre de certaines croyances sociales et morales », d'une « certaine orientation émotionnelle et éthique » (p. 326), bien antérieure à toute prise de conscience, de classe ou autre, une « série de jugements empiriques » débouchant sur une vision communiste (à peine teintée de marxisme) du monde actuel et sur la nécessité de le combattre (p. 441), il n'y a qu'un pas et qui fut souvent franchi. Là n'est pas le problème.

Le problème est celui-ci : comment expliquer que tant des hommes rompus par vocation et par métier aux exigences de la démarche rationnelle déductive, aient fait d'une doctrine qui se veut « scientifique », c'est-à-dire, essentiellement critique et révisionniste, un dogme, un

(11) Paris, Calmann-Lévy (1955).

(12) Même R. ARON, *Les étapes de la pensée sociologique*, Paris, Gallimard, 1967, qui n'a guère d'atomes crochus avec le marxisme, n'en nie évidemment pas l'importance. La longue analyse critique (pp. 141-219) à laquelle il se livre le prouve.

(13) Et les droits d'auteur.

« credo » (p. 374), une « religion », alors que toute leur éducation, leur adhésion première au rationalisme du XIX^e siècle (un rationalisme, il est vrai, imprégné « d'une ferveur quasi religieuse » (p. 439) que j'ai bien connue et qui explique, à mon avis, beaucoup de choses), auraient dû les éloigner et, en fait, les éloignaient, des formes de la religiosité, de la sacralisation et du rituel les plus innocentes. (A l'âge de 4 ou 5 ans, on m'apprit gravement que Saint Nicolas n'existait pas : c'est qu'il fallait débarrasser mon esprit des mystifications bourgeoises et cléricales...).

Deuxième question : comment expliquer que ces intellectuels et ces artistes, une fois convertis au communisme (la fameuse « *conversio morum* » bénédictine des mœurs bourgeoises au style de vie communiste), aient accepté, attitude qui n'était pas nécessairement implicite, en principe, dans une adhésion au communisme, qu'un parti et, très vite, une oligarchie de fonctionnaires non qualifiés intellectuellement, puis un seul homme (14), puisse leur imposer ses vues tactiques et stratégiques, ses vérités, ses modes d'expression ? Se soient, en d'autres termes, engagés dans la voie du *Magister dixit*, de l'infaillibilité de l'Eglise et des Papes, des interprétations subtiles — ô combien ! — des Saintes-Ecritures (15), de l'établissement des Dogmes, des bûchers et des Index des Livres, contre quoi ils avaient si féroce et si justement lutté ?

Certes un parti communiste, « stalinien ou non », n'est pas « un club de discussion » (p. 442). August Bebel disait déjà : « Le parti a plus besoin d'unité que de liberté » (on sait où cet axiome a mené la social-démocratie allemande) ; de même le communisme militant a besoin de « discipline et de cohésion » (p. 399) avant tout (16). Est-ce là pour un intellectuel, une raison de renoncer à toute discussion, de dénoncer, moderne Galilée, ce qu'il sait être vrai, de faire de l'obéissance militaire le signe même de son élection ?

On a dit, non sans quelque exagération, qu'il y avait dans ces holocaustes des intellectuels sur les autels de Staline ou de Mao (car le processus se poursuit sous nos yeux) une « quête de sainteté au moyen de martyr » (p. 440). Ce sont là de bien grands mots ; ni par ses hommes,

(14) Evolution si intimement liée à la conception léninienne du Parti que, dès 1904, R. Luxemburg et Plekhanov l'avaient prédite. Cf B.D. WOLFE, *La jeunesse de Lénine*, Paris, Calmann-Lévy, 1951, p. 254.

(15) Encore faut-il noter que les interprétations des théologiens sont le fruit d'une pensée parfaitement *autonome* et spontanée, même si elle implique un profond respect, d'ailleurs raisonné, de la Tradition, des Autorités, de Rome. Et surtout, nous avons affaire à une religion révélée, avec tout ce que ce terme implique de foi et d'attitude logique et cohérente résultant de cette foi. Tout le contraire évidemment de l'athéisme marxiste. Cf H. de LUBAC, *Le drame de l'humanisme athée*, Paris, Edit. Spes, 1944.

(16) Sur « Les origines de la démocratie totalitaire », cf le livre de J.L. TALMON, Paris, Calmann-Lévy, 1966 et le compte rendu de L. MOULIN, in *Res Publica*, 4/1966, pp. 441-448.

ni par ses moyens, le communisme n'a jamais été une doctrine de sainteté. Au surplus, les sacrifices consentis, dans des périodes de survoltage social, comme la guerre, par les militants communistes (bien plus que par les intellectuels) outre qu'ils ont été singulièrement exagérés (on a été jusqu'à parler du « Parti des cent mille fusillés ») ne sont pas nécessairement un indice de sainteté : les S.S. et la *Hitlerjugend* en ont consenti de bien plus grands.

Au demeurant, dans la vie quotidienne en France, en Italie comme en Belgique, les risques sont minimes, quand ils ne sont pas nuls. Des secteurs entiers de la vie intellectuelle sont contrôlés, sinon dominés, par les communistes et leurs compagnons de route (p. 21). Tout paraît indiqué, écrit fort pertinemment D. Cauté (p. 430), que « la Cinquième République (que dire alors de la IV^e !) considère avec plus de faveur les enseignants communistes que les libéraux antigauillistes ». On peut en dire autant des salons, des cercles et des maisons d'édition « progressistes », où le snobisme de gauche joue à plein.

Dès lors, l'explication de l'attitude adoptée par les intellectuels communistes doit être recherchée, selon moi, dans le fait que le communisme est une religion séculière, un islam conquérant et cruel (17). Hors de cette constatation, rien ne s'explique. C'est cette façon de voir et d'interpréter le monde, que Raymond Aron a qualifié, à juste titre, d'« opium des intellectuels », et non le marxisme lui-même. De l'« opium » tel que Marx l'avait condamné (dois-je préciser que j'ai, pour ma part, une vue un peu plus, disons, nuancée du phénomène religieux ?), le communisme possède la rigueur, le dogmatisme, les âpres querelles byzantines (p. 275, p. 400), la pratique des inquisitions, des confessions publiques, des apostasies et des excommunications, les pauvretés intellectuelles.

L'intolérance aussi et le fanatisme. On oublie trop volontiers aujourd'hui que le communisme est entré dans une phase de décomposition (ses amis disent : une phase postconciliaire) ; que pendant des années, les intellectuels communistes, précisément parce que la part de l'émotionnel, c'est-à-dire du « religieux » et du « sacré », dans leur participation aux activités du Parti, était « anormalement élevée » (p. 441), n'ont jamais accepté aucune des justes critiques — la suite des événements a en effet prouvé leur justesse — que les intellectuels « libéraux » adressaient au système stalinien ; que, jusqu'à l'heure de leur rupture avec l'Eglise stalinienne, des hommes d'envergure comme Lefebvre, Morin, Fougeyrollas, et bien d'autres, n'avaient voulu tenir aucun compte de ce qui avait été dit et répété cent fois à propos du régime soviétique ;

(17) J. MONNEROT, *Sociologie du communisme*, Paris, Gallimard, 1949, pp. 265-459.

et qu'il est presque impossible de trouver un cas d'intellectuel communiste qui ait évolué, si peu que ce soit, sous la pression des études et des discussions consacrées à l'U.R.S.S., les faits seuls — et quels faits, de quelle intensité dramatique et en quelle quantité ! — ayant déterminé leur rupture avec le Parti.

Il est tout aussi vrai, pour les mêmes raisons, qu'aucun avocat communiste, quels que fussent par ailleurs son talent et sa droiture morale, ne s'est jamais élevé contre les procès de Moscou, ni ceux de Rajk et de Kostov ; que les médecins communistes de Paris ont condamné leurs malheureux confrères russes accusés de complot contre la vie de Staline à *la seule lecture*, on le sait aujourd'hui, du communiqué de presse venu de Moscou.

Pendant des décennies, les intellectuels communistes ont eu à l'égard des autres intellectuels, si proches fussent-ils de leurs positions, et surtout s'ils en étaient proches, l'attitude fanatique des « papistes » à l'égard des « parpaillots » — ou vice versa, et vis-à-vis de l'U.R.S.S., l'attitude de vicaires de campagne, parlant de Rome à l'époque du *Syllabus*, à l'égard des agnostiques et des partageux : agressivité, haine, mépris, chapelets d'injures et de menaces, formules incantatoires d'exorcisme, condamnations sans rémission...

Ces liens « religieux » avec le communisme sont si réels et si vigoureux que les « apostats » éprouvent mille difficultés à s'en défaire : j'en connais qui, trente ou quarante années après leur rupture avec le Parti, s'entêtent à démontrer qu'ils ont eu raison et n'avanceraient pas que le soleil brille sans citer une lettre de Marx à Sorge ou à Kugelmann...

L'attitude des intellectuels « libéraux » diffère essentiellement sur ces points de celle des intellectuels communistes (et fascistes). Non seulement ils supportent que l'on fasse la critique du régime politique qui est le leur, mais encore (tout conformisme mis à part et toute lâcheté intellectuelle) ils la suscitent, l'approuvent, la soutiennent, la répandent. Ils acceptent, ils provoquent le dialogue, et se révèlent capables de le mener sans recourir à la suspicion systématique et aux injures. Qu'ils soient croyants ou non, ils « libre-examinisent ». L'évolution de leur pensée est autonome ; entendons par là qu'elle est indépendante — en principe — des « diktats » du régime.

Quels que soient les conformismes et les silences complices que l'on constate chez bon nombre d'entre eux (18), jamais les intellectuels politiquement engagés n'ont manifesté à l'égard des partis politiques classiques auxquels il leur arrive d'appartenir, et fût-ce l'un ou l'autre

(18) L. MOULIN, Socialiste ou Intellectuel ? In G. LEFRANC, *Jaurès et le socialisme des intellectuels*. Paris, Aubier, 1968, pp. 184-189.

des partis socialistes, des sentiments de vassalité inconditionnelle comparables à ceux que l'on constate chez les communistes (ou les fascistes). Quant aux partis eux-mêmes dont les « crimes » n'ont jamais égalé, et pour cause, ceux qu'a perpétrés le régime soviétique, ils ont pu imposer, ou essayer d'imposer, des formes de discipline intellectuelle ; mais c'était là des signes de leur sclérose bien plutôt que d'une volonté délibérée d'établir un « terrorisme » social, à la façon de celui qui règne sur les lettres à Paris.

*
* *

David Caute observe (p. 442) que « la foi », telle qu'elle se manifeste en France chez les « intellectuels communistes » est bâtie sur ce qu'il appelle « *la loi de compensation* » selon laquelle « les défaites reconnues (sont) délibérément interprétées dans le sens d'un plus grand bien : le présent (est) sacrifié à l'avenir. Le présent est garant d'un avenir radieux ; et de ce fait, il est « déculpabilisé ».

L'observance de cette loi, écrit D. Caute, n'est pas particulière aux communistes : les intellectuels « libéraux » ont soutenu et soutiennent les régimes républicains de la III^e, de la IV^e et de la V^e République, en dépit des « crimes » — il les énumère longuement, p. 443 — dont ils sont chargés. Certains communistes ont invoqué de même l'exemple de l'Eglise catholique que ses fidèles n'abandonnent pas *en dépit* du Syllabus et des papes de la Renaissance.

D'abord, pareille affirmation n'est pas exacte : la Réforme, la déchristianisation des masses, l'incroyance de nombreux intellectuels prouvent que des ruptures avec l'Eglise se sont produites. Et ensuite, et surtout, c'est reconnaître implicitement la nature *religieuse* des liens qui rattachent les communistes au Parti. Etrange aveu pour des militants dont l'idéal premier était de fonder une société d'hommes libres et non une secte ou une Eglise.

Au demeurant, la « *loi de compensation* » ne s'applique pas d'égale façon aux régimes communistes et aux régimes « libéraux ». Sur ce point, je me permettrai de n'être pas d'accord avec M. Caute. Les différences sont grandes en effet entre l'attitude des intellectuels « libéraux », fidèles au régime démocratique républicain et celle des intellectuels communistes, inconditionnellement fidèles au régime soviétique.

Première différence : les méfaits commis par les régimes démocratiques ne peuvent en rien se comparer à ceux qui ont été perpétrés en U.R.S.S. Ils ne se sont jamais soldés par le massacre de millions de nationaux et la décimation des élites. D. Caute cite, parmi les méfaits « républicains », la corruption parlementaire, le régime Chiappe, la politique intérieure du Bloc national, l'abandon de la République espagnole : aucun d'eux,

on en conviendra, n'a eu l'ampleur sanguinaire des campagnes de « dékoulakisation » ou des procès de Moscou, non plus que les caractéristiques d'iniquité totale qui marquent ces opérations de façon indélébile.

Quant à l'expédition de Suez, quant aux guerres menées par la France en Syrie, au Maroc, en Indochine, en Algérie que cite également D. Cauter (p. 443), elles ont été menées, qu'on le veuille ou non, par des gouvernements démocratiquement élus, c'est-à-dire en fait, approuvés, fût-ce de façon indirecte, par de larges majorités du corps électoral, régulièrement consulté, ce qui n'est jamais le cas en régime communiste. En outre, et la différence ici est capitale, l'intellectuel « libéral » pouvait critiquer la politique de son parti et celle de son pays, et il l'a fait (chaque fois qu'il en a eu le courage et la liberté d'esprit) ; c'est même pourquoi il opte pour le régime républicain, non pas *en dépit* de ses erreurs et de ses tares, mais *parce que*, précisément, ce régime lui assure à lui et, par surcroît, aux « contestataires » les plus radicaux, communistes, fascistes ou anarchistes, la liberté de le critiquer, de l'attaquer, de le condamner radicalement, et surtout droit, éminemment démocratique, comme l'avait si bien vu Rosa Luxemburg, de se tromper, d'errer et de rectifier ses positions.

Par contre, l'adhésion au parti communiste a toujours impliqué une allégeance inconditionnelle au régime soviétique, quoi qu'il fût et, dans le déroulement des opérations tactiques et stratégiques du parti, l'acceptation de mille silences complices, l'application du principe machiavélien « La fin justifie les moyens », la condamnation, le cas échéant, des proches et des amis coupables de « déviations » — fût-ce la « déviation » du jour — des autocritiques à la Galilée...

L'intellectuel communiste apparaissait ainsi comme le complice conscient et volontaire des crimes qui se perpétuaient en Union Soviétique ; et comme il n'avait pas les excuses de l'intellectuel russe soumis aux plus effroyables et aux plus constantes des pressions totalitaires (19), il sortait de ces épreuves « humilié » et « mutilé » (p. 444).

Il y a là, on en conviendra, une différence radicale avec l'attitude de l'intellectuel vivant en régime de démocratie pluraliste.

C'est pourquoi la « loi de compensation », forme du compromis projeté dans l'Histoire, ne joue pas de la même façon selon qu'elle est invoquée par l'intellectuel « libéral » et par l'intellectuel communiste. Il n'y a aucune commune mesure.

Mais qu'elle ait pu jouer au point où elle l'a fait dans le cas des intellectuels français ne peut s'expliquer que par le fait que la doctrine

(19) A. OURALOV, *Staline au pouvoir*, Paris, Les Iles d'Or.

qui les inspirait (et les inspire encore, toute forme de décomposition idéologique ou de récente contestation mise à part) s'était sacralisée, était devenue une « religion » séculière, c'est-à-dire un substitut religieux des religions révélées, mettant en œuvre des aspirations profondes de l'homme, s'exprimant par des manifestations de nature ou de tonalité religieuse non consciente ou non avouée, et déclenchant un processus de divinisation de l'humain (20). En réponse au tragique « Dieu est mort » de Nietzsche, les hommes d'aujourd'hui ont divinisé Hitler et Staline — Anquetil, Cerdan et Rudolf Valentino. L'athéisme radical s'est révélé n'être réservé qu'à une mince élite. Les autres hommes sacralisent et défont tout ce qui leur tombe sous la main. Les intellectuels comme les autres et, bien souvent, plus que les autres.

Ainsi s'explique qu'un régime dont l'hymne national a longtemps proclamé : « Il n'est pas de Sauveur suprême, ni Dieu, ni César, ni Tribun » ait pu secréter des attitudes aussi purement « religieuses » que celles dont firent preuve les intellectuels en principe les plus agnostiques. Au demeurant, le communisme, avec ses aspects naturellement messianiques, sa divinisation de l'Homme (ou de l'Humanité), ses dogmes et ses livres saints, ses Pères, ses Apôtres et ses Martyrs, se présente comme une religion parfaitement organisée. Il possède en outre l'avantage d'offrir aux intellectuels complexés par leurs origines bourgeoises ou petites-bourgeoises (pour moi qui suis né « prolétaire » comme on naît Grunne ou Polignac, ce sentiment me fait sourire) l'occasion de se laver de ce « péché (social) originel » (p. 401). Les chrétiens de gauche qui éprouvent en outre un fort sentiment de culpabilité historique (Galilée, le Syllabus, le sabre et le goupillon, etc.), fournissent à cet égard un excellent matériau à fabriquer autant de compagnons de route qu'on veut (21).

Le fait d'être un intellectuel — un travailleur intellectuel, comme l'on dit, de façon assez comique, dans les milieux de la « gauche progressiste » — n'est certes pas toujours une référence. Pour ma part, je ressens

(20) Sur les raisons qui, d'un autre côté, ont si rapidement sclérosé la pensée socialiste, cf. L. MOULIN, Du révisionnisme de Bernstein aux révisionnismes de Khrouttchev et de Mao, *Res Publica*, mars 1964, pp. 263 et 268. Destin du Socialisme, *Res Publica*, février 1964, pp. 190-192.

(21) Quel David CAUTE fera pour les chrétiens de gauche un travail comparable à ce que celui-ci a fait pour les intellectuels communistes ? On y trouverait le Père BIGO écrivant, dans *Marxisme et Humanisme*, Paris, 1953, pp. 262-266, que la dernière œuvre de Staline, *Les problèmes économiques du marxisme*, aujourd'hui justement ignorée, est « l'une des contributions les plus importantes à l'économie politique marxiste qui aient vu le jour depuis l'édition du « Capital » lui-même » ; le Père H. CHAMBRE affirmant dans *Le Marxisme en Union Soviétique. Idéologie et Institutions*, Paris, 1955, p. 461, que pour la compréhension et la justification de la société soviétique d'aujourd'hui, les derniers écrits de Staline sont comparables à la Préface à la *Contribution à la Critique de l'Economie Politique* de Karl Marx. Etc.

à l'égard de cette catégorie sociale des sentiments assez soréliens de mépris et de méfiance : ceux-là même que les militants de la base qui entouraient mon père manifestaient devant le jeune étudiant que j'étais dans les années 20 ; que la lecture de Michels et d'Edouard Berth ont confirmés ; et que les adhésions aveugles et inconditionnelles au nazisme ou au communisme des intellectuels de la plus haute volée n'ont en rien atténués, on s'en doute (22).

Ceci dit, il m'apparaît, malgré tout, qu'il n'y a pas, dans la qualité même d'intellectuel, de quoi se battre la poitrine en clamant des « *Mea Culpa* » plus ou moins dialectiques. Ni surtout une raison pour renoncer à la vocation de l'intellectuel, qui est essentiellement critique et libre-exaministe. Les intellectuels « libéraux » ont mauvaise conscience parce qu'ils apparaissent bien souvent et, plus souvent encore, parce qu'ils se croient les « valets du régime capitaliste bourgeois ». Qu'ils se rassurent. Les intellectuels communistes se sont montrés, depuis un demi-siècle, des serviteurs autrement zélés d'un régime autrement condamnable.

*
* *

Je m'emporte un peu trop », comme dit le Fabuliste. Revenons, à l'œuvre de M. Cauter. On ne dira jamais assez combien elle est claire, solide, agréable à lire, bien structurée. Combien elle est aisée à consulter, son Index des noms propres étant parfait. Combien enfin elle est originale, car elle ne fait double emploi ni avec les travaux de Rossi ou de Monnerot, ni avec ceux de Georges Lefranc. C'est un monument d'intelligence critique, de lucidité et d'honnêteté intellectuelle. L'œuvre d'un homme libre.

Juillet 1968.

(22) Non plus que les révoltes contestataires des étudiants en mai 1968. Car qui, parmi les intellectuels, avait clamé ce qu'il y avait de fondé dans les revendications estudiantines (par exemple, la dénonciation des scléroses dont souffrent les structures universitaires) ? Quant aux propositions, aussi folles que généreuses, qui ont été avancées par les étudiants (du type : suppression de toutes les mesures discriminatoires, y compris les examens, adaptation des cours à la pensée et au vocabulaire prolétariens), il n'est pas difficile d'en trouver la source dans l'enseignement de certains professeurs.

